

*En achevant Touareg, voilà presque vingt ans, je pensais qu'il était exclu que cette histoire eût une suite – ce qui était logique, puisque le héros, Gacel Sayah, était mort. Les raisons ne m'auront sans doute pas manqué de regretter de l'avoir laissé tuer. De tous mes romans, Touareg fut celui qui a obtenu le plus de succès ; sans cesse réédité, traduit en plusieurs langues, il m'a en outre apporté bien des satisfactions personnelles. Il s'agit, à mon avis, d'une œuvre littéraire digne d'être retenue, la seule qui, avec un peu de chance, me survivra.*

*Lorsqu'un écrivain a réussi un livre, il ne doit pas s'attarder à analyser les causes de son triomphe, encore moins tenter de réutiliser la même recette. À emprunter des sentiers battus en vue de rallier à nouveau les suffrages du public, on s'expose à la répétition, au risque de lasser le lecteur.*

*Une série d'événements surprenants, qui ont eu pour origine une célèbre épreuve sportive, et pour cadre le Sahara, ont réveillé en moi le journaliste que je fus.*

*L'un des peuples les plus légendaires de la planète, l'un des plus nobles, est actuellement en butte à l'arbitraire et l'injustice. Je me devais de me porter à sa défense. Il a fait partie de mon enfance, j'ai beaucoup appris de lui. C'est au nom de tout ce que je lui dois que j'ai décidé de*

*renouer avec la thématique touarègue. L'histoire reprend exactement là où je l'avais abandonnée. Voici le résultat, et je dois avouer qu'au bout du compte j'ai éprouvé le même plaisir que la première fois.*

*Gageons qu'il en ira de même pour le lecteur.*

Du jour où l'*Imoubarb* Gacel Sayah mourut sous les balles de la garde rapprochée du président Abdoul al-Kébir, l'Histoire lui attribua le rôle peu méritant d'avoir empêché l'établissement d'une réelle démocratie. En même temps, pour « Le Peuple du Voile » – *Kel-Taguelmoust* –, il entra dans la légende. Sans autres armes que sa ruse, son courage et son endurance quasi surhumaine alliés à la connaissance extraordinaire du désert où il avait vécu la majeure partie de sa vie, cet *Imohag* – nom par lequel se désignent eux-mêmes les Touaregs – avait été capable de mettre en déroute à lui seul l'armée la mieux entraînée. Quand, dans le froid de la nuit, les Bédouins se réunissaient autour du feu de camp pour boire le thé et évoquer les splendeurs du temps jadis, il était souvent question de l'étrange et presque mythique aventure de l'intrépide guerrier. On se perdait en conjectures, on essayait de comprendre par quel inexplicable et terrible malentendu ce défenseur des antiques valeurs avait été amené – involontairement, certes – à tuer l'homme qu'il avait tant de fois protégé au péril de sa vie et qui était devenu son meilleur ami. « *Inch'Allah !* » Pour l'immense majorité toutefois, la volonté d'Allah n'y était pour rien, mais plutôt quelque absurde caprice du sort, à moins que les espiègles démons des sables, jaloux de se voir ravir par

un simple mortel la place prépondérante qu'ils occupaient dans les légendes, se soient amusés à lui jouer un tour. Par-delà les frontières, et bien que le vaillant *Imoubarb* ait fini par être vaincu par des forces cent fois supérieures, les exploits de Gacel Sayah avaient fait couler beaucoup d'encre, et même inspiré un livre. Dans la nuit transparente du Sahara, durant les longues discussions à la veillée, son souvenir restait vivant. L'opinion publique était divisée : d'un côté, ceux qui le haïssaient parce qu'il avait tiré sur le seul homme susceptible d'apporter la paix et la liberté à leur pays, de l'autre, ses admirateurs. Leur héros n'avait pu être défait que par erreur, à cause de sa méconnaissance de la grande ville.

La dictature la plus corrompue, la plus tyrannique – celle-là même contre laquelle Gacel Sayah était entré en guerre – se réinstalla presque aussitôt au palais présidentiel. Les généraux qui avaient subi tant d'humiliations de la part de ce « sale sauvage insaisissable » décrétèrent que tout ce qui était lié à son nom et à sa personne serait éliminé de la surface de la terre. Pour sa veuve, ses enfants et ses serviteurs commença un exode amer, interminable, à travers dunes et pierraille. Parfois accueillis comme frères de sang par les *Imobags*, ils étaient le plus souvent repoussés, tels des pestiférés. Ces années difficiles endurcirent le caractère de la douce Leïla, tandis que se forgeait la personnalité de ses trois fils, Gacel, Akhamouk et Souleymane ; la petite Aïcha elle-même passa la plus grande partie de son enfance juchée sur la bosse d'un chameau. Le nomadisme, tradition glorieuse des Touaregs, devint, pour la famille du défunt Gacel Sayah, une malédiction : impossible de rester plus de trois mois quelque part sans que l'un de leurs innombrables ennemis ne s'aperçût de leur présence. Ce n'est que dans les faubourgs d'une ville populeuse, renonçant ainsi à leur habitat traditionnel,

qu'ils réussirent à vivre en paix pendant près de deux ans. Se fondre dans la masse, cependant, n'était pas aussi aisé qu'on aurait pu le croire, et puis ils ne tardèrent pas à comprendre que ce genre d'existence ne valait pas d'être vécu.

— Mieux vaut se faire tuer en plein désert, là où l'air est pur... finit par déclarer Leïla. Je ne supporte plus cette puanteur d'ordures.

Ses enfants approuvèrent aussitôt. La triste errance reprit. Leur seul refuge serait le fin fond du Ténére – « Le Néant », en tamatchek –, là où nul Touareg n'osait s'aventurer.

— Nous chercherons un endroit solitaire ; nous nous cacherons quelques années, en attendant que le gouvernement change. Ou que s'efface le souvenir de tous ces événements.

Sachant que personne ne vivrait en paix tant que l'ombre des Sayah rôderait au-dessus du Peuple du Voile, les patriarches du *Kel-Taguelmoust* applaudirent à leur décision. On les dota d'une vingtaine de chameaux parmi les plus endurants, de deux douzaines de chèvres et de moutons ainsi que de plusieurs sacs contenant une sélection des meilleures semences.

Accompagnés d'une poignée de fidèles esclaves, les cinq membres de la famille entreprirent au début de l'hiver une marche discrète en direction du sud, à la recherche d'une terre promise cachée quelque part dans la désolation de ce gigantesque désert. Cinq mois durant ils vagabondèrent, parcourant des centaines de kilomètres, toujours loin des routes connues, évitant si possible les villages et les oasis. Ils s'arrêtaient là où subsistaient quelques restes de végétation, de quoi nourrir leur troupeau chaque fois plus exténué. Enfin, par une matinée accablante de commencement d'été, ils abordèrent un massif perdu, des roches noires d'où on distinguait un vaste amphithéâtre. Longuement leurs yeux perçants le

scrutèrent. Peut-être existait-il, dans le lit à sec d'une ancienne *sekia* descendant des hauteurs, là où poussaient encore trois palmiers poussièreux, un filet d'eau enfoui.

— Le puits devra être très profond, observa Leïla.

Souleymane, qui était en train de devenir un solide gaillard, répondit avec calme :

— Nous irons jusqu'où il faudra. Ce sera très dur, mais si nous trouvons de l'eau, cet endroit semble parfait.

« Les palmiers ont la tête dans le feu et les pieds dans l'eau », dit une vieille tradition. En bonne logique, si l'on suivait les racines du plus grand de ces arbres, on devait parvenir jusqu'à l'eau. Le lendemain à l'aube, ils commencèrent leur descente vers le centre de la terre. S'ils ne trouvaient pas la source tant désirée, leur destin serait plus qu'incertain. Le puits le plus proche était à quatre jours de marche. Vers le milieu de la matinée, la chaleur se faisant suffocante, ils durent s'arrêter. Au bout de deux semaines, se rendant compte que quelques heures par jour n'y suffiraient pas, ils décidèrent de travailler de nuit, en se relayant. En effet, alors que l'ouverture avait un diamètre d'un peu plus de trois mètres, au fond du trou seul un homme pouvait se tenir assez commodément pour déblayer le sable et les pierres, qui étaient ensuite hissés à bout de bras dans de grands paniers. À cause de la sécheresse extrême, les parois risquaient de s'effondrer à tout moment ; le moindre effleurement était dangereux. Ils avaient beau prendre d'innombrables précautions, le sable s'écoulait parfois soudain en d'interminables cascades. Il fut bientôt nécessaire d'édifier une muraille intérieure circulaire à l'aide de pierres plates qu'il fallut aller chercher dans les montagnes proches. En l'absence d'outils adéquats, sans ciment ni mortier, ils ne progressaient que d'un demi-mètre par jour malgré leur travail de titan. L'aîné se vit enfin obligé d'admettre que les chances étaient minimes

d'atteindre leur objectif – à supposer que celui-ci existât. La soif les anéantirait l'un après l'autre.

— Nous n'avons pas encore trouvé de trace d'humidité. La meilleure chose à faire est d'aller au puits de Sidi-Kaufa pour rapporter toute l'eau que pourront contenir les *gerbas*. Deux d'entre nous iront.

— Et nos bêtes ? voulut savoir Leïla.

— Nous les emmènerons dans les montagnes pour qu'elles lèchent la rosée du matin sur les rochers, répliqua Gacel sans conviction. Avec un peu de chance, les chameaux et les chèvres résisteront.

— Et les moutons ?

— On en perdra sans doute la majeure partie, mais Allah est grand et tout dépend du temps qu'il faudra pour revenir du puits.

— Qui veux-tu envoyer ?

— Les deux meilleurs cavaliers, avec les six meilleurs chameaux, puisqu'ils ne pourront pas se reposer un seul instant.

Il n'était un secret pour personne dans la famille que le meilleur cavalier avait toujours été Akhamouk, le puîné, et que lui seul était comparable en habileté et en endurance au gigantesque Rachid, neveu préféré de Souilem, l'esclave noir. Ils partirent tous deux avec les plus fougueux méharis du troupeau. Quand ils eurent disparu à l'horizon, Gacel secoua la tête, inquiet.

— Je me demande s'ils rentreront à temps... Même s'ils y arrivent, je crains que ce ne soit pas le dernier voyage qu'ils aient à effectuer.

— Que veux-tu dire par là, s'inquiéta la belle Aïcha. Tu crois qu'il faudra encore longtemps avant d'arriver à l'eau ?

— J'en ai bien peur, intervint Souleymane, qui avait évité jusque-là de s'exprimer sur le sujet. J'ai l'impression qu'il va falloir creuser à plus de trente mètres.

— Trente mètres ! répéta la jeune femme, effarée. Tu te rends compte de ce que ça va être de travailler à une telle profondeur ? Vous pourrez à peine respirer !

— Je le sais... On n'en est même pas à la moitié, et j'ai parfois la sensation de suffoquer. Je ne veux pas imaginer ce que ce sera plus bas. Mais dis-moi : tu as une autre solution ?

— Abandonner.

— Et retourner à la ville ? lança Gacel d'un ton méprisant. Ou recommencer à vagabonder comme des lépreux ? Personne ne veut de nous nulle part, petite sœur. Personne ne veut rien savoir de la famille Sayah, et nous ne pouvons obliger les gens à nous accepter. Le désert, lui, nous pouvons l'y forcer, fût-ce en nous enfonçant jusqu'en son tréfonds.

— Et si nous ne trouvons pas la source ?

— Nous y arriverons, assura son frère aîné. Si les palmiers y sont parvenus, nous réussissons nous aussi.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— Le jour où un *Imobag* sera incapable de faire ce qu'un palmier peut faire, notre race sera condamnée à disparaître de la surface de la Terre. Ce moment n'est pas encore venu.

— Un palmier a des racines, pas nous.

— Les racines de notre peuple sont plus profondes et plus solides que celles du haut des palmiers, affirma posément sa mère. C'est ton père qui m'a appris cela. Toi-même, tu devras le transmettre à tes enfants. Sans la certitude que le désert ne le trahirait pas, il n'aurait jamais pu vaincre les armées envoyées à sa poursuite.

Il ne se passait pas un instant sans que l'esprit de l'indomptable *Imoubarb* ne planât au-dessus du campement ; très tôt, ses proches surent que la mission de chacun

d'entre eux consisterait à préserver les idéaux qui avaient été ceux du disparu. Tous les membres de la famille vivaient dans l'intime conviction que Gacel Sayah, du Paradis où il avait accédé, ne les quittait jamais des yeux. Loin de se limiter à goûter les mille plaisirs promis par le Prophète à ceux qui périsaient au nom de leur foi, il veillait sur la chair de sa chair à qui il transmettait une partie de sa force. Lui aurait trouvé le maigre filet d'eau grâce auquel ils survivraient. Ses enfants se devaient de lutter avec une ardeur au moins égale à la sienne.

À la tombée du jour, ils reprirent le travail, tâche ô combien ingrate ! Il leur fallait creuser à mains nues au-dessous de la dernière pierre plate sans la faire tomber, avant d'en placer une autre capable de résister au poids de l'empilement. Et ainsi de suite, toujours vers la droite, caler une pierre, remplir de sable le panier, appeler pour que les autres le hissent et descendent d'autres pierres. De cercle en cercle, plusieurs heures s'écoulaient avant que le niveau s'abaisse d'une vingtaine de centimètres à peine. Celui qui était au fond du puits remontait à la surface exténué, trempé de sueur ; son frère prenait la suite, centimètre par centimètre, avec cette opiniâtreté dont seuls ceux de leur race savaient faire preuve. Il importait que ce puits fût entièrement touareg, aussi les esclaves n'étaient-ils pas autorisés à y descendre. Leur rôle se limitait à remonter les déblais et rapporter les pierres à dos de chameau. Quand il ne resta guère plus que trois *gerbas* d'eau, Leïla, prudente, imposa une pause : à s'activer si longtemps dans des circonstances aussi difficiles, même un Touareg courait le risque de se déshydrater. Avec sagesse, elle considérait que mieux valait s'asseoir à l'ombre, et conserver ses forces. Un des moutons, qui était sur le point de mourir, fut sacrifié. On but son sang, on mangea sa viande presque crue, puis tout le monde attendit, les yeux

fixés sur le point où apparaîtraient ceux partis chercher de l'eau à Sidi-Kaufa.

Seuls les vautours se manifestèrent. D'où venaient-ils ? Quel étrange instinct leur faisait deviner qu'une tragédie se préparait ? Les Bédouins les plus expérimentés n'avaient jamais réussi à percer ce mystère. Les charognards commencèrent à tourner au-dessus des *khaimas*, comme assurés de la présence de la Mort. Mourir de soif, pour un Touareg, c'était moins une fin tragique qu'une infamie inacceptable : qu'avait-il fait des enseignements des générations antérieures qui, pendant des siècles, avaient tenu tête au Sahara ? Tel serait immanquablement le reproche que lui adresseraient dans l'au-delà tous ceux qui l'avaient précédé. Périr à la guerre était beau et noble ; la maladie, quant à elle, était un mal envoyé par le Tout-Puissant. Mais succomber à la soif, c'était admettre qu'on n'avait jamais été un authentique représentant du Peuple du Voile, de l'Épée ou de la Lance. Un jour passa, puis un autre. Des vautours, encore, de plus en plus nombreux. Toute brise semblait avoir déserté à jamais ce lieu maudit où régnaient en maîtres le soleil et le silence, avec la Mort pour invitée. Leïla distribua l'eau qui restait, une tasse par personne, sans distinction de sexe ou de rang, et quand de la *gerba* en peau tannée par l'usure la dernière goutte s'écoula, elle poussa un profond soupir, avant de murmurer :

— Allah est grand ! Loué soit-il ! Il ne nous reste plus qu'à attendre.

Ils attendirent.

La Mort, bien que vieille et décharnée, n'en est pas moins femme avant tout, et par là capricieuse. Souvent elle prend plaisir à emporter prématurément de saines et robustes créatures promises à un bel avenir, mais parfois aussi, sans raison semble-t-il, elle traîne excessivement devant un travail en

apparence plus facile. Elle était là, entourée d'hommes et de femmes quasi à l'agonie ; d'un souffle, elle aurait pu éteindre la flamme de ces pitoyables chandelles. Elle se contenta de s'asseoir pour observer, comme si la nonchalance – ou la chaleur accablante – s'était subitement emparée de son esprit. Combien de fois la Camarde a-t-elle pu rester ainsi au pied du lit d'un malheureux abandonné de tous ? Aucun être humain n'a jamais su percer son aberrant sens de l'humour. Combien de fois a-t-elle fait la sourde oreille, quand sa venue aurait pu mettre un terme aux souffrances ? Combien de fois s'est-elle moquée du désespéré qui lui offrait son suicide sur un plateau d'argent ? Et combien d'innombrables fois n'a-t-elle pas entraîné de force des êtres terrifiés à la pensée de la suivre ? Abhorrant autant ceux qui l'aiment que ceux qui la haïssent, poursuivant qui la fuit et fuyant qui la poursuit, son triomphe final est toujours assuré.

Gacel Sayah, fils aîné du mythique *Imouharb*, héritier comme le veut la coutume du nom et du titre de son père, observait, songeur, le manège des vautours. Pour quelle obscure raison la Mort avait-elle envoyé tant de messagers ailés si c'était pour ne pas se présenter ? Qu'attendait-elle au juste ? Assis au pied du grand palmier, il fermait de temps en temps les yeux, tâchant d'imaginer ce qu'aurait fait son père en pareilles circonstances. Abattre un chameau, boire son sang, mastiquer crue la graisse de la bosse... Les femmes, les enfants, et surtout le vieux Souilem se seraient récusés à la perspective d'un tel traitement. En supposant qu'ils acceptent de s'y soumettre, ils avaient peu de chance d'y résister. D'ailleurs lui-même n'aurait pas juré que ses dix-huit ans et les seize de Souleymane fussent capables de supporter une épreuve que les guerriers et les chasseurs habitués à manquer d'eau dans des chaleurs extrêmes atteignant les cinquante degrés étaient

seuls à savoir endurer. Sa mère l'avait dit, ils ne pouvaient que s'en remettre à la miséricorde d'Allah, et attendre. À s'agiter sous le soleil au zénith il n'y avait plus que les ombres des vautours. Les mouches n'avaient même pas la force de voler, elles restaient posées, comme échouées sur les peaux sèches, attendant elles aussi des moments plus favorables. Plus une goutte de sueur n'exsudait ; le sang semblait s'épaissir dans les veines, comme de la lave. On n'aurait pu choisir, pour fonder un foyer, de site plus désolé et inhabitable que ce massif rocheux qui se dressait au centre de l'immense désert, à quelques journées de marche de la dépression naturelle où l'on relevait annuellement les températures les plus élevées de la planète. Les événements y avaient conduit la famille de l'infortuné Gacel Sayah, laquelle était sur le point de périr.

Les vautours devinrent légion. Tapie au fond de la grande tente, Leïla, les yeux clos, vit apparaître le visage buriné de l'homme qu'elle avait aimé par-dessus tout, auquel elle avait été fidèle jusque dans ses pensées, mais qu'elle avait à présent l'amer sentiment d'être en train de trahir. Le jour où son époux avait abandonné le campement pour partir vers ce qui allait être sa grandiose épopée, il lui avait confié ses enfants. Elle n'avait su que les trimballer d'un endroit à un autre, et voici qu'ils étaient au bord du désastre. Son homme, le plus rusé et le plus courageux des guerriers, aurait su faire face. Lui, l'amant le plus doux et le plus passionné, aurait su la protéger, alors que maintenant elle était réduite à l'impuissance, inutile, blottie dans un coin. Sa mère lui avait appris qu'une vraie Targuie ne doit jamais céder aux larmes. Par respect pour le sang *imobag* qui coulait dans ses veines, elle ne pleura ni n'implora. Silencieusement, elle maudit sa propre stupidité. Au loin se fit entendre un roulement. Elle tendit l'oreille. Un autre

grondement. Courant vers l'entrée de la grande tente en poil de chameau, elle ne vit que le ciel bleu. Pas l'ombre d'un nuage.

— C'est le tonnerre ?

Son fils Gacel fit non de la tête. Il se rapprocha pour lui caresser tendrement la joue.

— Ce n'est pas le tonnerre, murmura-t-il, impassible. Ce sont les coups de feu annonçant la présence d'Akhamouk. Nous n'allons pas tarder à le voir surgir de derrière ces rochers.

Au bout de quelques minutes, deux cavaliers et quatre dromadaires chargés d'outres pleines d'eau apparurent au point exact indiqué par le jeune homme et trottèrent joyeusement jusqu'à ceux qui les attendaient avec un mélange d'allégresse et d'impatience. En chemin, ils avaient croisé la Mort qui s'en allait en direction du nord, ennuyée et maussade comme toujours. Les vautours s'éloignèrent, l'ombre de Gacel Sayah, le vaillant *Imoubarh*, se substitua à la leur.

Ses fils se refirent un devoir, le lendemain, de construire un puits au milieu du néant. Seul un Targui était assez fou pour vouloir trouver de l'eau dans un lieu aussi reculé. Était-ce la raison pour laquelle, si loin que remontât la mémoire, les Touaregs avaient été les seigneurs et maîtres du désert ? Centimètre après centimètre, ils forèrent le sol. Pierre après pierre, ils bâtirent la paroi circulaire. Mètre après mètre, ils suivirent la direction que leur signalaient les racines des palmiers. Ils ne doutaient pas, ils « savaient », depuis tant de siècles qu'ils habitaient ces régions arides, que les palmiers puisaient leur vie du lit de la *sekia*. Si profondément que l'eau se terrât, ils finiraient par la découvrir.